

Chapitre 5



La porte s'ouvre.

« Entrez, dit l'agent. Monsieur le président vous demande de déposer à la barre. »

Mon avocate se lève, me prend le bras et m'entraîne. Nous pénétrons dans la grande salle d'audience du tribunal. C'est impressionnant. Le président et les juges sont assis derrière une longue table installée sur une estrade. En face, les jurés observent mon entrée.

Je me laisse guider vers un banc et je m'assieds.

« Maître, dit le président en s'adressant à mon avocate, étant donné l'âge du témoin et la gravité

des faits qui sont reprochés à l'accusé, il ne vous échappe pas que ...

Je n'écoute que d'une oreille. La salle est bondée. Mes parents sont là. LE voyou est le box des accusés, entre deux gendarmes. Il a laissé pousser ses cheveux, enlevé ses piercings. Il porte une chemisette. Sa silhouette a changé et il ressemble à un étudiant. Sur le côté, entouré de sa femme et de deux avocats, le pompier est assis dans un fauteuil roulant. Il regarde fixement le voyou de ses grands yeux dévastés par des mois de douleur et qui semblent inlassablement répéter la même question : « Pourquoi ? » Je cherche son petit garçon, mais il n'est pas là. Où est-il en ce moment ? Ne compte-t-il pas sur moi ?

« ... de l'article 138 du code de procédure, conclut le président. Nous avons conscience de l'épreuve que cela représente pour Vincent Chauvey et nous vous demandons de l'assister. La parole est au témoin. »

Accompagné de mon avocate, je m'avance vers la barre. J'avais imaginé qu'au moment de

prendre la parole dans cette salle très solennelle, mon cœur se mettrait à battre la chamade. Il n'en est rien. Je me sens très calme.



« Vas-y, me chuchote l'avocate. Ne crains rien. »
Je pose la main sur la barre. La salle entière a les yeux fixés sur moi et je sens le formidable poids de ces dizaines de regards.

« Vincent, commence le président, tu as déclaré avoir assisté à l'agression. Où te trouvais-tu à ce moment-là ?

— Dans la cabane que papa m'a construite en haut d'un arbre qui surplombe la rue.

— Dis à la cour ce que tu as vu.

— Deux ambulances se sont garées devant chez nous. L'une est repartie avec des blessés et le chauffeur a ordonné au pompier de la seconde voiture de rester sur place parce que d'autres blessés arrivaient. Puis, une bande d'une dizaine de jeunes a jailli... »

J'éprouve un soulagement immense, comme si ma mémoire était un gigantesque furoncle qui se vidait de son pus. Mes parents sont assis sur le côté. Leur présence me reconforte. Il y a quelques personnes que je connais et même des profs du collège. Je suis très surpris de découvrir parmi eux madame Ruiz. Moi qui croyais qu'elle ne s'intéressait pas à moi.

Les paroles viennent toutes seules.

« Le pompier a fait ronfler le moteur et a tenté de démarrer, mais ils ont réussi à ouvrir la portière

et à le faire tomber sur le trottoir. Il a tenté de se relever mais ils lui ont donné des coups de pied... »

Je raconte la suite, la volée de coups, le shoot terrible en plein visage, la fuite du voyou à travers le jardin, sa surprise en entendant mon cri, la fractions de seconde pendant laquelle l'image de son visage s'est gravée dans ma mémoire. Je frissonne. Je m'arrête et ferme les yeux.

Le président maintient le silence et poursuit :

« Et cet agresseur, Vincent, est-ce l'homme qui est dans le box des accusés ? »

Voilà LA question. J'ai le sentiment de vivre un très grand moment. Je me trouble un instant. Tous les évènements de ces dernières semaines défilent en accéléré dans ma tête : les élèves qui scandent « la balance », les menaces de représailles, l'encouragement muet de mes parents, mes affaires de sport piétinées dans le vestiaire, la résistance calme de Salomé, le brodequin militaire en plein visage, le regard

hébété du pompier assis dans son fauteuil, la main de son petit garçon...

Je me tourne vers l'accusé. Il est debout et baisse la tête. Les menottes enserrant ses poignets et ses bras croisés sur sa poitrine voutent ses épaules. Il me paraît plus maigre. Le silence est lourd. J'ai l'impression que tout le monde est suspendu à mes lèvres et retient son souffle. Lentement, l'individu relève le visage et nos regards se plantent l'un dans l'autre. Je revis la fraction de seconde pendant laquelle il s'est immobilisé sous le poirier ; il avait le crâne tondu et chaque épaule nue tatouée du même aigle déployant ses ailes. Ce jour-là, il y avait de la haine dans ses yeux. Maintenant, la violence a disparu, mais ce regard au reflet jaune est bien celui qui s'est imprimé dans ma mémoire. Malgré les cheveux sagement coiffés, l'absence des piercings et la chemisette qui cache les tatouages, il a toujours ce regard unique, encadré par des sourcils fournis et un nez de boxeur. La haine et la violence ont fait place à un désarroi que je ne comprends pas. Est-ce à cause de la

solitude dans laquelle il est enfermé ? De la vue du malheureux pompier qui lui fait prendre conscience de la monstruosité de son acte ? Ou bien a-t-il une peur panique à la perspective de passer des années en prison ?

Le président répète la question :

« L'homme qui a frappé, est-ce lui ? »

L'image de la terrible godasse shootant dans le visage du pompier traverse mon esprit. Je répons d'une voix forte et ferme :

« Oui. »

Un long murmure court dans la salle. Le président frappe avec son maillet en réclamant le silence. Mon avocate pose sa main sur la mienne. En face de moi, le voyou s'affaisse. Il tombe sur sa chaise, s'effondre en larmes et dit d'une voix sourde :

« J'avais la haine ... Je demande pardon, je demande pardon...3

Sans prononcer un mot, le malheureux pompier se tourne vers moi et m'adresse un pauvre sourire.

Le voyou a été condamné à dix ans de prison.

Quelques jours plus tard, quand je reviens au collège, Salomé m'explique que les élèves ont beaucoup discuté pendant ces journées de procès. Il s'est passé un tas de choses pendant mon absence. Le vent a tourné. Beaucoup reconnaissent qu'il m'a fallu du courage pour témoigner. Ceux qui me raillaient se taisent. Certains même avouent maintenant qu'ils criaient « la balance ! » pour faire comme tout le monde, parce qu'ils avaient peur ou parce que cela fait bien d'être du côté des loubards.

« Des profs, comme monsieur Maréchal, ont organisé des vide-classes. On a dit ce qu'on ressentait à la suite de l'agression du pompier qui ne faisait que son métier. On a parlé de la justice, de la différence entre témoigner et dénoncer. Certains ont été rassurés et ont osé dire ce qu'ils savaient.

— Benjamin, qui est pourtant si timide, ajoute Nadia, a raconté que des grands l'avaient racketté l'an dernier, que beaucoup d'élèves le

savaient mais que personne ne disait rien.
Pourquoi ?

— C'est vrai, reprend Salomé, pourquoi faudrait-il qu'on soutienne ceux qui nous pourrissent la vie à longueur de journée ? Non seulement ils ne respectent pas la loi, mais en plus ils veulent qu'on les approuve.

— ... qu'on les admire, même !

— On a même parlé du comportement de madame Ruiz... »

Salomé l'interrompt.

« N'empêche, poursuit Nadia, depuis, elle a cessé ses réflexions. »

Quand je traverse la cour, les regards se tournent vers moi. Aucune « balance ! » ne jaillit. Maintenant, je me sens propre et soulagé. Je reprends confiance. Oui, à nouveau, j'ai confiance en moi.

Madame Ruiz nous accueille devant la salle 207. Salomé s'est glissée près de moi. Je frôle sa main. Ses yeux pétillent. Elle se penche et murmure :

« Maintenant, au boulot ! Dans un mois, je te parie qu'on sera assis dans le fond de la classe. »